



« ...Penser consiste ordinairement à aller des concepts aux choses, et non pas des choses aux concepts. Connaître une réalité, c'est, au sens usuel du mot « connaître », prendre des concepts déjà faits, les doser, et les combiner ensemble jusqu'à ce qu'on obtienne un équivalent du réel. Mais il ne faut pas oublier que le travail normal de l'intelligence est loin d'être un travail désintéressé. Nous ne visons pas, en général, à connaître pour connaître, mais à connaître pour un parti à prendre, pour un profit à retirer, enfin pour un intérêt à satisfaire. Nous cherchons jusqu'à quel point l'objet à connaître est *ceci* ou *cela*, dans quel genre connu il rentre, quelle espèce d'action, de démarche ou d'attitude il devrait nous suggérer. Ces diverses actions et attitudes possibles sont autant de *directions conceptuelles* de notre pensée, déterminées une fois pour toutes ; il ne reste plus qu'à les suivre ; en cela consiste précisément l'application des concepts aux choses... Toute connaissance proprement dite est donc orientée dans une certaine direction ou prise d'un certain point de vue. Il est vrai que notre intérêt est souvent complexe. Et c'est pourquoi il nous arrive d'orienter dans plusieurs directions successives notre connaissance du même objet, et de faire varier sur lui les points de vue...

...Ou toute connaissance des choses est une connaissance pratique orientée vers le profit à tirer d'elles, ou [elle] consiste à se placer dans l'objet même par un effort d'intuition. Mais pour comprendre la nature de cette intuition, pour déterminer avec précision où l'intuition finit et où commence l'analyse, il faut revenir à ce qui a été dit plus haut de l'écoulement de la durée.

...L'analyse opère sur l'immobile, tandis que l'intuition se place dans la mobilité ou, ce qui revient au même, dans la durée. Là est la ligne de démarcation bien nette entre l'intuition et l'analyse. On reconnaît le réel, le vécu, le concret, à ce qu'il est la variabilité même. On reconnaît l'élément (de l'analyse) à ce qu'il est invariable. Et il est invariable par définition, étant un schéma, une reconstruction simplifiée, souvent un simple symbole, en tout cas une vue prise sur la réalité qui s'écoule.

Mais l'erreur est de croire qu'avec ces schémas on recomposerait le réel. Nous ne saurions trop le répéter : de l'intuition on peut passer à l'analyse, mais non pas de l'analyse à l'intuition...

...C'est pourtant ce que nous essayons de faire toutes les fois que nous raisonnons sur le mouvement, et aussi sur le temps auquel le mouvement sert de représentation... On prétend aller des arrêts au mouvement par voie de composition, ce qui est impossible, alors qu'on passe sans peine du mouvement au ralentissement et à l'immobilité... On prétend aller de l'espace au mouvement, de la trajectoire au trajet, des positions immobiles à la mobilité, et passer de l'un à l'autre par voie de composition. Mais c'est le mouvement qui est antérieur à l'immobilité et il n'y a pas, entre des positions et un déplacement, le rapport des parties au tout, mais celui de la diversité des points de vue possibles à l'indivisibilité réelle de l'objet... Ce que les points immobiles sont au mouvement d'un mobile, les concepts de qualités diverses le sont au changement qualitatif d'un objet. Les concepts variés en lesquels se résout une variation sont donc autant de visions stables de l'instabilité du réel. Et penser un objet, au sens usuel du mot « penser », c'est prendre sur sa mobilité une ou plusieurs de ces vues immobiles...

Bergson, « Introduction à la métaphysique » pp.198-206 dans « La pensée et le mouvant » P.U.F.